

MES BEAUX HABITS

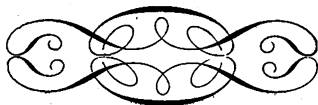
COMÉDIE

En un acte, en vers

PAR

ALFRED TOUROUDE.

— R



HAVRE

LIBRAIRIE DE E. TOUROUDE

Rue de Paris, 23.

1865

Tous droits réservés

MES BEAUX HABITS.

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS,

Représentée pour la première fois sur le théâtre des *Variétés*,
au Havre, le 24 Mars 1865.

PERSONNAGES :

JULIEN* MM. GUERCHET.
JÉROME VICTOR.
ANNETTE M^{me} DALMAS.

N'importe où.

* Ce rôle peut être joué par une femme.

Dans la république des lettres, on ne pénètre que par une porte basse ou par une brèche, parce que, le temps étant aux faiseurs, un nouveau venu n'est qu'une bouche de plus à nourrir, et beaucoup cherchent plutôt l'argent que la gloire. Le mal n'est pas que l'on veuille vivre de son labeur, le mal est que l'on veuille être peu à vivre du théâtre, afin que la part soit plus grosse. Heureux donc les souples d'échine, le royaume de la collaboration leur sera ouvert ; ils auront un peu d'argent et beaucoup de gloriole, *panem et circenses* ! Puisqu'il faut être parasite ou conquérant pour avoir place à la rampe, nous avons fait notre choix, et nous cherchons à résoudre l'impossible problème des débuts : faire ses preuves sans être admis à les faire. Nous cherchons à monter sur la scène en construisant lentement notre échelle ; nous avons pour degrés les livres et pour clef la décentralisation ; nous tournons dans un cercle, mais nous tournons en nous rapprochant du centre. Cette tâche qu'on a de longtemps travailler et de marcher longtemps avant que d'être admis enfin devant le public désiré, cette tâche se nomme l'épreuve ; à d'aucuns, elle semble absurde ; elle nous semble, à nous, douloureuse, mais utile, et nécessaire, et féconde.

Dire qu'on accepte l'épreuve sans regimber ni maugréer, ce serait mentir ; mais, en colère dès l'abord, on se calme, et l'on reconnaît que l'épreuve est bonne : elle est comme ces machines qui séparent le grain de la paille ; elle jette chacun dans sa voie : les avides et les débiles vont aux faiseurs ou bien aux exploités, les artistes persistent ; elle emporte les faibles et fortifie les autres. — Et puis, l'épreuve est indispensable encore parce que, sans elle, on arriverait trop tôt devant le grand public et la haute critique : inexpérimenté, ayant peu travaillé, ayant peu pensé, n'ayant eu ni lutte ni colère, le jeune homme n'aurait pas acquis ce qu'il faut de talent pour rester où l'on est monté ; il serait pareil à ces parvenus imbéciles qu'un souffle jette au sommet et qu'un souffle emporte. — Avec l'épreuve, cela n'arrive pas : quiconque sait conquérir une place, sait comment lutter pour conquérir encore. Donc il faut l'épreuve (*).

Voici cinq ans et plus que nous subissons notre épreuve. Tous ceux qui nous connaissent savent bien que le travail est notre compagnon bien aimé, mais le public et la critique n'ont pas toujours compris le but que cherchaient nos efforts. Aujourd'hui, nous dirons franchement pourquoi nous avons fait ce que l'on nous

(*) Nous n'entendons point par là que tout est pour le mieux ; ainsi, pour ne citer qu'une injustice, tandis que les auteurs célèbres même font répéter des pièces qu'ils corrigent aux répétitions, on exige des débutants des pièces qui n'offrent aucune correction à faire. Est-il juste de vouloir plus des élèves que des maîtres ? — Je pourrais en dire plus long, mais toutes ces exagérations inutiles n'empêchent point l'excellence de l'épreuve.

a vu faire : nous le dirons, parce que nous sentons que le terme est prochain, parce que nous croyons bon d'être franc, encore que la franchise soit en discrédit auprès de bien des gens ; c'est sans doute qu'on n'aime point ce qu'on ne peut pratiquer sans préjudice pour soi-même.

Le bien le plus cher aux artistes, c'est leur individualité ; ceux même qui n'ont pas d'individualité pensent en avoir une dès qu'ils ne se croient pas un écho, un disciple bridé, un imitateur au licol : or, qu'est-ce que l'individualité littéraire ? — C'est ce qui fait d'un écrivain un homme distinct d'un autre écrivain, c'est ce qui constitue l'artiste même. Chaque homme a dans l'esprit un idéal, un type composé de qualités prises à celui-ci, de beautés prises à celui-là, et chacun s'efforce d'égaliser son type, de réaliser son idéal ; le résultat de ce labeur se nomme l'originalité propre, autrement dit l'individualité. Comme la lumière qui peut se décomposer en couleurs diverses, comme la mosaïque qui peut se séparer en pierres distinctes, l'individualité est formée de qualités prises à l'un et à l'autre et harmonisées pour former un tout qui, dans ses parties, ressemble à des personnalités diverses, dans son ensemble, est différent des individualités connues.

Sachant ces vérités, nous avons tenté de mettre à profit le temps d'épreuve, en écrivant des études faites pour nous fortifier dans chacun des styles divers nécessaires au style général que nous rêvons, afin qu'au jour prochain de la grande lutte nous entrions armé dans l'arène, et que, maître de nos couleurs diverses,

nous n'ayions plus qu'à les fondre en une œuvre véritable, imparfaite encore, mais individuelle déjà. De cette étude volontaire, il est résulté des écrits de styles divers et de pensées différentes, en apparence, car ils vont au même but. La critique n'a pas compris toujours le travail qui se faisait sous ses yeux, et nous avons plus d'un coup déconcerté le public par nos labeurs successifs. Patience, l'heure approche où nous livrerons enfin notre première œuvre véritable, le premier résultat de nos travaux, la première colonne de notre édifice ; ne jugeons pas d'une construction aux fouilles nécessaires à ses fondations.

La pièce que nous présentons au public n'est pas encore cette première œuvre, c'est une étude d'un autre stylé et d'une autre couleur que nos précédentes études ; un lien puissant l'unit à nos travaux d'hier, malgré l'apparence.

Après *Homo*, la critique nous avait rangé tout net sous le drapeau romantique ; elle avait été chercher Goethe, Byron et Hugo pour nous juger, nous pauvre débutant. Tout en nous écrasant, ce procédé nous avait été agréable : on aime mieux être lapidé avec des diamants qu'avec des galets.

Après *La Paix à Tout Prix*, la critique s'arrêta ébaubie. On nous avait changé en nourriture ! Notre pièce, par le style et les types, rappelait les études comiques du XVII^e siècle, et l'on nous écrasait avec Molière et Regnard. Nous avons été très heureux de cet *éreinement*, préférant être critiqué au nom de Molière à être loué au nom de Clairville : nous avons craint des pommes, on nous jetait des fleurs.

Cet ébahissement avait sa raison d'être, puisqu'il y avait tout un monde entre les deux études. Nous espérons bien que maintenant on ne s'étonnera plus de voir un débutant s'essayer dans tous les genres afin d'être plus maître du genre qu'il a pour idéal, genre qui admet toutes les écoles parce qu'il est moderne, c'est-à-dire libre. Taxé d'exubérance après *Homo*, accusé de sagesse précoce après *La Paix à Tout Prix*, nous avons voulu être accusé de vagabondage aux pays bleus avec *Mes Beaux Habits*, afin que nous soyons certain que, d'une imagination vive, nous pouvons être très sobre hier et très jeune aujourd'hui.

Un cœur honnête qui trébuche une fois poussé par la vanité bête, et qui se relève après, plus fort qu'avant, voilà le sujet de notre pièce. N'allez pas plus loin, il n'y a rien de plus; nous avons pris le premier sujet venu, encore qu'il fût trop simple, car nous ne voulions qu'un prétexte à poésie dialoguée; beaucoup de soleil, un peu d'amour et pas d'intrigue; une églogue terminée par une strophe lyrique, voilà ce que nous avons voulu faire pour nous prouver à nous-même que nous pouvions être jeune. Si vous trouvez que nous avons été trop juvénile et trop simple, n'en accusez que vous, puisque c'est au lendemain de *La Paix à Tout Prix*, accusé de n'être pas jeune, que nous avons écrit, recopié et fait censurer cet essai; un tableau lumineux à côté d'une toile grise, voilà ce que nous voulions faire. Avons-nous réussi?

Nous espérons que notre franchise ne nous sera reprochée que par les Messieurs trois-étoiles qui n'ont jamais eu qu'à perdre à dire la vérité.

Terminons. — Nous supplierons le public et la critique de n'avoir pour nous ni partialité, ni complaisance, ni prévention, ni camaraderie ; la seule chose que nous demandons, c'est la franchise du public et de la critique : approbation libre et sincère, blâme sincère et libre ; un écrivain ne doit pas se plier aux caprices du moment, mais il doit écouter les paroles qu'il fait éclore, parce qu'elles contiennent les sentiments de la foule, parce que, plus il connaît l'opinion de tous, plus il peut corriger ses défauts ou défendre ses idées.

Et puis, plus franche est l'expression de la critique, plus grande est la rumeur, et tous les artistes au début ont besoin de ce bruit salutaire ; c'est surtout aux débutants que convient le blason de Beaumarchais : — Un tambour, avec cette devise : *non sonat nisi percussus !*

A. TOUROUDE.

Mars 1865.

MES BEAUX HABITS



Le théâtre représente un paysage.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNETTE, debout à l'ombre d'un hêtre.

Le beau soleil, mon Dieu, le beau soleil ! — Les prés
Embaumés de senteurs et de fleurs empourprés
Sont pleins de papillons. — Ah ! que je suis ravie !
Que c'est beau, le printemps, et que c'est bon, la vie !
C'est donc bien vrai qu'il m'aime et bien vrai que c'est vrai.
Des craintes d'autrefois mon cœur est délivré.
Méchant que j'étais, je croyais que son âme
Perdait le souvenir de sa petite femme ;
(Il m'appelait ainsi, dans nos jeux enfantins.)
Il se souvient de tout et nos rêves lointains
Sont devenus enfin des choses véritables.
Que le ciel a, pour moi, de bontés charitables !
Je serai son épouse ; il sera mon mari : —
Je ne sais pas pourquoi je me sens à l'esprit
De joyeuses chansons et des rires sans nombre.
Nous irons tous les deux dans les sentiers pleins d'ombre.

J'ai quelque chose au cœur comme un nid d'oisillons ;
 Je suis folle ! — La route allonge ses sillons
 Et nul n'y marche. — Où donc peut-il être à cette heure ?
 Aujourd'hui comme il tarde à quitter sa demeure.
 Sa demeure ! — La mienne avant qu'il soit trois jours.
 Oh ! la chère maison , je la revois toujours
 Avec ses pampres verts et ses longs toits de chaume ;
 La vigne la couronne et le jasmin l'embaume.
 Je crois presque la voir ; comme c'est merveilleux,
 Ce qu'on a dans le cœur passe devant les yeux !
 Pourquoi ne vient-il point. Ah ! des pas ! Non , personne ;
 Sous les baisers du vent , c'est le bois qui frissonne.
 Dire que je l'attends , qu'il le sçait et qu'ici
 Le méchant a le cœur de me laisser ainsi.
 Mais que peut-il avoir, ce matin ? — L'infidèle !
 Quand on aime une fille , on va vite auprès d'elle !
 Oh ! comme ce soleil est brûlant aujourd'hui !
 Que c'est triste , les champs solitaires ! — C'est lui !

SCÈNE II.

ANNETTE, JULIEN.

JULIEN, entrant en courant (droite).

Ah ! te voici , bonjour ! — Dieu ! la belle journée.
 Si tu savais !... c'est toi qui vas être étonnée,
 Tu ne te doutes pas combien je suis heureux.

ANNETTE.

Merci.

(A part).

Je me trompais ; il est bien amoureux.

JULIEN, comme un fou.

Ah ! ah ! si tu savais !... Ici bas, tout est rose.
Ah ! ma chère, la vie est une belle chose.
Quel coup du sort.

ANNETTE.

Tu dis ?

JULIEN.

Mais tu ne sais donc rien ?
Ah ! ah ! si tu savais !... je suis fou, vois-tu bien.

ANNETTE.

Mais quel nouveau bonheur ?...

JULIEN.

Un bonheur !... chère Annette,
Si je n'étais point fort, tiens, je perdrais la tête !
Un bonheur !... c'est pour moi que ces coups-là sont faits !
Un bonheur... Le destin m'accable de bienfaits.
Ce qui m'arrive, à moi, c'est plus qu'une merveille ;
C'est une chose immense, et grande, et sans pareille !

ANNETTE.

Mais dis-moi donc enfin...

JULIEN.

Tout est bien ici bas :
L'homme-marche et les fleurs éclosent sous ses pas.
Tant ce monde est un lieu de joie et de délices.
Les humains sont exempts de maux et de malices ;
Ceux qui disent que non sont d'effrontés menteurs.
Laisse-moi donc parler. — Oh ! les bonnes senteurs

Qu'ont les prés verdoyants ! ah ! les chansons superbes
 Qu'ont les oiseaux des bois et les grillons des herbes !
 Oh ! que j'ai le cœur gai ! — ha ! ha ! si tu savais ! . . .

ANNETTE.

Eh ! dis donc ton secret !

JULIEN.

Vivre n'est pas mauvais ;
 Mais j'entends vivre bien, vivre dans l'abondance,
 Vivre en aimant le rire, et le vin, et la danse,
 Et l'amour, et la joie, et tout ce qui nous fait
 Trouver le jour brillant et le monde parfait.
 Pour moi, dès ce jourd'hui, c'est tous les jours dimanche !
 Tiens, tiens, tu n'es pas laide avec ta robe blanche.

ANNETTE.

Mais parle donc, Julien !

JULIEN.

Quoi, je ne t'ai rien dit ?
 Ah ! ah ! si tu savais . . . Mon Dieu, suis-je étourdi.
 Tu vas savoir, attends.

ANNETTE.

Mais . . .

JULIEN.

Je cours au village
 Et je reviens ici ! — Tu vas rire, je gage :
 Lorsque tu vas me voir . . . Ah ! mon Dieu, le beau jour.
 Ah ! que c'est bon la vie et la joie !

ANNETTE.

Et l'amour.

JULIEN.

Et l'amour si tu veux ! — Comment, ma pauvre Annette,
Tu ne sais rien du tout ?

ANNETTE.

Il a perdu la tête.

JULIEN.

Eh ! bien , tu vas savoir ; je reviens... un moment...

Ah ! ah ! je ris déjà de ton étonnement !

Mais laisse-moi partir ; je reviendrai plus vite.

(En sortant).

Ah ! ah ! vive la vie !

SCÈNE III.

ANNETTE, seule.

Ah ! qu'est-ce qui l'agitte ?

Et l'amour si tu veux ! — Que veut dire ceci ?

Il ne comprend donc pas pour me répondre ainsi,

Ce que c'est que l'amour, frère de l'espérance.

Est-ce qu'il a déjà perdu la souvenance,

Et que peut-il avoir pour être comme il est !

Ce n'est plus le Julien que j'aime et qui me plaît,

Le Julien d'autrefois, celui qui, sous ce hêtre,

Rien qu'avec un soupir faisait vibrer mon être.

Il ne m'a point priée à lui tendre la main.

Ah ! mon Dieu, comme on est du jour au lendemain.

Je n'étais pas sa joie. — Alors d'où lui vient-elle,

Cette joie ? — A quoi bon me troubler la cervelle ?

C'est quelque plan nouveau pour notre cher projet,

Voilà tout. — Et pourtant, je ne sais ce que j'ai,

Mais je tremble pour nous , en dépit de moi-même.
 Je n'étais pas sa joie ! — Et cependant , il m'aime ;
 Il m'aimait tant hier ! — A quoi pensé-je là ?
 On ne peut pas changer si vite que cela.
 Son rire me tourmente et je me sens en proie
 A je ne sais quel mal. — Je n'étais pas sa joie !

SCÈNE IV.

ANNETTE, JÉROME.

JÉROME.

Tiens , vous voilà , jeunesse. — On s'amuse bien mieux
 Au village qu'ici.

ANNETTE.

Je préfère ces lieux.

JÉROME.

Et l'on sait vos raisons , mademoiselle Annette ;
 Ce n'est pas sans motifs que vous restez seulette.
 Vous attendez quelqu'un , m'est avis ?

ANNETTE.

Pourquoi non.

Celui qui va venir doit me donner son nom.

JÉROME.

Devoir est une chose et payer est une autre.

ANNETTE.

Vous mesurez le cœur des hommes sur le vôtre.

JÉROME.

Eh ! ne vous fâchez pas ! — J'ai de quoi rire ici.
 Lorsque vous attendez.

ANNETTE.

Pourquoi railler ainsi !

N'est-il pas naturel qu'on attende ?

JÉROME.

Sous l'orme !

ANNETTE.

C'est un hêtre !

JÉROME.

D'accord ; c'est même un hêtre énorme ;
Mais on sait plus d'un hêtre , et plus d'un chêne aussi ,
Qui ne sont bel et bien que des ormes !

ANNETTE.

Merci !

Vous êtes , ce matin , d'une humeur fort méchante.

JÉROME.

Le vrai n'est pas toujours ce qui mieux nous enchante.

ANNETTE.

Vous ne savez vraiment ce que vous me contez.

JÉROME.

Je ne le sais que trop , ma belle.

ANNETTE.

Vous chantez !

JÉROME.

Nous verrons dès tantôt votre chanson pleureuse ;
A moins que vous soyez comme cette amoureuse
De qui le cœur changeait comme change le vent :
Rose la girouette , ainsi dite souvent ;

Celle qu'un beau monsieur de la ville , à son dire ,
Nomrait Rose des vents ! — Ce qui m'a bien fait rire ,
Je ne sais pas pourquoi.

ANNETTE

Va, ne te moque plus ;
Tous tes propos méchants sont propos superflus ;
Tu n'es qu'un envieux , un jaloux.

JÉROME.

C'est possible.

ANNETTE.

Parce qu'à tes aveux , tu me vis insensible
Tu voudrais m'effrayer. — Tu n'y parviendras point ,
Un beau galant , ma foi , dont je n'ai pas besoin.

JÉROME.

Traitez-moi de vilain , de menteur , d'imbécile ,
Vous vous excuserez de façon plus civile.
Et ce galant si laid que l'on raille aujourd'hui ,
Peut-être avant demain , vous courrez après lui !

ANNETTE.

Ah ! ah !

JÉROME.

Ne riez point ?

ANNETTE.

La sottise est extrême.
Julien va m'épouser , il me l'a dit ; il m'aime ;
Il va venir bien vite.

JÉROME.

Eh ! c'est donc pour cela
Qu'il se montre au village en habit de gala !

ANNETTE.

Vous rêvez pour le coup, car sa mise est modeste ;
Je l'ai vu de mes yeux.

JÉROME.

Il était, je l'atteste,
En habit de gala, tenant à sa merci
Les garçons du village, et les filles aussi !

ANNETTE.

Et les filles ?

JÉROME.

Tout net !

ANNETTE.

Quoi, les filles ?

JÉROME.

Ma fine,
Je n'ai pas remarqué qu'on lui fit triste mine.

ANNETTE.

Qu'est-ce qu'il me dit là ?

JÉROME.

C'est ainsi que c'était.

On lui prenait les mains; on le félicitait ;
On lui donnait des noms d'amitié; la Germaine
Lui disait qu'il était, pour un jour de semaine,
Bien plus beau qu'un chacun le dimanche. — Il riait ;
Il montrait ses habits et l'on se récriait !
La Claudine, qu'on sait être une fine mouche,
Lui faisait les doux yeux et la petite bouche.

ANNETTE.
La Claudine ?

JÉRÔME.
Fort bien !

ANNETTE.
La Germaine ?

JÉRÔME.
Tout franc.

ANNETTE.
Et c'est toi qui l'as vu ?

JÉRÔME.
J'étais au premier rang.

ANNETTE.
Mais qu'a-t-il donc ? — Parlez !

JÉRÔME.
Ce qu'il a ?

ANNETTE.
Vite, vite !

JÉRÔME.
Il est riche !

ANNETTE.
Ah ! mon Dieu !

JÉRÔME.
Vous restez interdite ?

ANNETTE.
Dame ! je n'ai rien, moi, que mon amour pour lui.

JÉRÔME.
C'est bien peu, si c'est vrai ce qu'on dit aujourd'hui !

ANNETTE.

Que dit-on à la fin ?

JÉRÔME.

On dit, dans le village,
Qu'il vient de faire un gros, mais gros, gros héritage.

ANNETTE, à part.

Il oubliait l'amour pour quelques vieux écus !

JÉRÔME.

Les beaux habits qu'il a nous ont tous convaincus.
C'est un homme étonnant, admirable, superbe !
On dit qu'il n'avait pas mangé ses blés en herbe,
Le bon oncle inconnu qui lui lègue aujourd'hui
Tout ce qu'il a laissé de fortune après lui.
Votre amoureux, ma chère, est le roi du village.

ANNETTE.

Ah ! qu'il soit ce qu'on veut dès qu'il n'est pas volage.

JÉRÔME.

Comme je vous comprends ! — Ditez-lui votre loi ;
Cherchez à le contraindre à vous donner sa foi.
Pour être un peu rusé, le projet n'est pas chiche
Et c'est un bon époux qu'un homme jeune et riche !

ANNETTE.

Ah ! vous ne pensez pas ce que vous dites là !

JÉRÔME.

Mais si vous l'épousez, plus d'un dira cela !

ANNETTE.

Que le monde est méchant de penser de la sorte.
Je l'adorais avant, sachez-le bien !

JÉRÔME.

Qu'importe !

Mais ne redoutez point qu'on parle ainsi de vous ,
 Car votre beau Julien n'est point encore époux ;
 Si, pauvre, il vous plaisait ; riche, il plaît à bien d'autres,
 Et des projets nouveaux vont entraver les vôtres.
 Peste ! vous n'avez pas fait un rêve mauvais.
 On vous réveillera.

ANNETTE.

Moi ? — Si je le savais !

JÉRÔME.

Vous verrez si j'ai tort.

ANNETTE, entendant chanter au lointain.

Ah ! c'est lui !

JÉRÔME.

Comme il chante !

ANNETTE.

Il revient ! — Vous voyez si votre humeur méchante...

JÉRÔME.

Bonsoir.

ANNETTE.

Restez plutôt.

JÉRÔME.

Non, ça me fend le cœur
 De voir que c'est pour lui qu'il se trouve un bonheur.
 Tandis que moi...

ANNETTE.

Jaloux !

JÉRÔME.

Cela vous plaît à dire.
 Il hérite ; et moi point. — Ce n'est pas de quoi rire !

SCÈNE V.

LES MÊMES, JULIEN, transformé.

JULIEN.

Me voilà, moi; bonjour !

JÉRÔME.

Bonjour, Monsieur.

JULIEN.

Tout franc,

Touche-là pour m'avoir donné titre à mon rang.

Monsieur ! — Ah ! qui m'eût dit que jamais une bouche

M'appellerait Monsieur ! — Touche-là, voyons, touche.

Tu n'oses point, pas vrai; remets-toi, mon garçon.

Je suis fier; mais, Monsieur!... Touche-là, sans façon.

JÉRÔME.

C'est trop d'honneur pour moi !

ANNETTE, à part.

Comme il lève la tête

Et semble ne point voir sa pauvre amie Annette !

JULIEN.

Tu m'admires, mon cher.

JÉRÔME.

Dame !

JULIEN.

Admire à loisir.

JÉRÔME.

Cela ne vous fait rien ?

JULIEN.

Si, ça me fait plaisir.

JÉROME.

Que c'est bel homme, un homme ! . . .

JULIEN.

Eh ! eh !

JÉROME.

Quand il est riche !

ANNETTE, à part.

Ne suis-je plus au cœur où tant d'orgueil se niche !

JÉROME.

Le bel habit ! — Bonsoir. — Je m'en vais tout de go
Couper quelques bois morts pour me faire un fagot.
Je ne veux pas rester plus longtemps. — Ça m'enrage
De vous voir si joli !

JULIEN.

Voyons, reprends courage.

Il t'en peut advenir tout de même qu'à moi.

JÉROME.

Je l'ai bien mérité par mes désirs, ma foi ;
Mais ouïche !

JULIEN.

(A part.)

Bon espoir ! Comme je fais envie !

JÉROME.

Ah ! si pareil bonheur venait changer ma vie !
J'hériterais, oui-da, comme un autre. — Bonsoir.
Je n'ai pas de parents.

JULIEN.

Il fallait en avoir.

JÉRÔME.

Pardi ! si j'avais pu ! — J'en voudrais, j'en réclame ;
Rien qu'un, mais bien loti ! — Vrai, cela me fend l'âme.
Bonsoir !

SCÈNE VI.

JULIEN, ANNETTE.

ANNETTE, à part.

Comme il est fier !

JULIEN, se pavonnant, à part.

Frappons le dernier coup !

ANNETTE, à part.

Avec ses airs d'orgueil, il me déplaît beaucoup.

JULIEN.

Eh bien ! ma chère Annette, on t'a dit la nouvelle.
Je suis riche à présent.

ANNETTE.

Riche ?

JULIEN.

La chose est telle !

Je suis un des garçons les plus cossus d'ici,
Ma foi, je suis charmé que cela soit ainsi.

ANNETTE.

Je prends part à cela puisque cela vous touche.

JULIEN.

Vois-tu, ma belle... Eh ! bien, qui te rend si farouche ?

ANNETTE.

Rien ; que me disiez-vous ?

JULIEN.

Je te disais... comment,
Tu retires ta main ?

ANNETTE.

Vous croyez ?

JULIEN.

Vous ! — Vraiment.
On te croirait fâchée après moi.

ANNETTE.

Non, sans doute ;
Mais lorsque je vous parle et quand je vous écoute,
Il me semble qu'un autre a pris tout votre aspect,
Et je n'ose...

JULIEN.

Ah ! fort bien ! — Tu ressens du respect.
C'est l'effet naturel de ma haute fortune
Et ce respect soudain vient d'échoir à plus d'une !
Bah ! ne te gêne pas ; car j'oublie un moment
La distance qu'il est entre nous deux !

ANNETTE.

Vraiment !
Vous êtes bien trop bon ; je puis vous reconnaître,
Malgré les beaux habits qui déguisent votre être.

JULIEN.

Ah ! ce sont mes habits qui te gêne ? — Fort bien ;
Tu peux les admirer ; cela ne coûte rien.

ANNETTE.

Alors tant mieux pour eux.

JULIEN.

Platt-il ?

ANNETTE.

Car sans reproche ,

Si j'avais de l'argent de trop dans une poche ,
Je ne le saurais point dépenser à les voir !

JULIEN.

Ton avis est d'un goût qu'on ne peut concevoir.
Bah ! quand on n'a jamais vu les gens du beau monde !
On te sait ignorante, et plus d'une à la ronde
N'est point de ton avis, si j'en crois mes deux yeux.
Le village en entier les trouve merveilleux.

ANNETTE.

Le village a bien fait ; mais je fais mieux encore.

JULIEN.

C'est un accès jaloux ; car ce mal te dévore
Et l'envie...

ANNETTE.

Oh ! jamais !

JULIEN.

Il faut que cela soit.

Un sentiment pareil s'admet et se conçoit ;
Car je suis riche alors que tu restes la même.

ANNETTE.

Oui, la même ; c'est vrai. Cet éloge est extrême.

Je suis fière du moins d'être la même encor
Lorsque tu n'en peux dire autant, grâce à ton or.

JULIEN.

Ah ! je vois ce que c'est. — Tu crois que je t'oublie ?
De faire des projets, nous avons la folie.
Mon Dieu, les jeunes gens sont ainsi ! — Tu comprends
Qu'il nous faut conserver la distance des rangs.
Mais pour ton avenir, je ferai quelque chose.

ANNETTE.

Ah ! — Je n'ai pas besoin de tes dons, et pour cause...

JULIEN.

Eh ! quel ton prends-tu là ?

ANNETTE,

Tu peux garder ton bien.
Si tu reprends ton nom, je n'accepte plus rien.

JULIEN.

Sais-tu bien que ce nom fait envie à plus d'une.

ANNETTE.

Depuis qu'il s'est orné d'une grosse fortune.

JULIEN.

Le nom, rien que le nom... avec l'individu !
On ne me donne rien sinon ce qui m'est dû.

ANNETTE.

Et toi qui me disais m'aimer d'un air si tendre !

JULIEN.

Aux plus riches partis, j'ai le droit de prétendre ;

Mais je n'y prétends point ; ce serait faire tort
Aux filles du pays ; je suis trop jeune encor.
Je veux rire avant tout. — Après... quisait? — Peut-être,
Consentirai-je alors à devenir ton maître.

ANNETTE.

Je ne veux pas d'un cœur après qu'il a servi.

JULIEN.

D'autres viendront tenter de le prendre à merci !

ANNETTE.

Qu'ils y viennent ; mais moi qui n'aimerai qu'un homme,
Je veux qu'on m'aime seule ; et c'est justice, en somme !

JULIEN, riant.

Egoïste !

ANNETTE.

D'accord. — Cet égoïsme-là,
C'est de l'honnêteté toute franche ; voilà,

JULIEN.

Eh bien, n'en parlons plus ; je redeviens mon maître.

ANNETTE.

Tu n'en es point chagrin, à ce qu'on voit paraître.

JULIEN.

J'ai pour me consoler plus d'un cœur de quinze ans.

ANNETTE.

Soit !

JULIEN.

Un tel amoureux semble des plus plaisants.

ANNETTE.

Vous voyez bien que non :

JULIEN.

Vous êtes difficile.

Et plus d'une saura se montrer plus docile.

ANNETTE.

Pardi ! pour des écus !

JULIEN.

Toujours même chanson.

La pauvrete, je crois, a perdu la raison.
 Mais tu ne sais donc pas que Germaine et Claudine,
 Et Gertrude et Babet, m'ont trouvé bonne mine,
 M'ont fait la bouche en cœur, m'ont suivi pas à pas,
 Se disputant l'honneur de se pendre à mon bras !
 Les filles du pays venant à tour de rôle
 M'ont fait les petits yeux et m'ont pincé l'épaule.
 Germaine m'a souri deux fois ; il est tombé
 Plus d'un tendre regard des doux yeux de Babet.
 Ah ! tu ne m'aimes plus ? Crois-tu me mettre en peine ?
 Mais j'en ai, des amours ; et treize à la douzaine !

ANNETTE.

C'est lorsqu'on en a tant qu'on n'en a pas, Julien !

JULIEN.

Oui, toujours ta chanson ; on ne voit que mon bien.
 En perdant ton amour, tu prends de la rancune.
 Prétendre qu'on estime, avant moi, ma fortune.

Voyez l'impertinente ! — Il me semble, ma foi,
Que je suis assez beau pour être aimé pour moi !
Mais, je l'ai pu savoir, chacun m'aime et m'admire.

ANNETTE.

Grâce à tes beaux habits dont chacun devrait rire.

JULIEN.

Rire !

ANNETTE.

Ni plus ni moins ; puisqu'en les endossant,
Tu croyais devenir un homme éblouissant !
Te voilà bien paré ! si tu voulais m'en croire,
Tu ferais bien d'aller te montrer à la foire !

JÉRÔME.

A la foire !

ANNETTE.

Tout net ! Et fier sur les tréteaux,
Tes écus dans la poche et ton drap sur le dos,
Tu dirais à chacun comment on perd la tête
Et comment de vieux sous vous rendent lâche et bête.

JULIEN.

Elle est folle !

ANNETTE.

Non pas ! tu verrais ton succès,
Tes beaux habits, Julien, sais-tu bien ce que c'est ?
Eh bien, c'est la sottise orgueilleuse !

JULIEN.

Eh ! ma chère,
On te croirait fâchée à ta grande colère.

Est-ce que mes écus qui ne sont pas pour toi
Ne te semblent mauvais que pour n'être qu'à moi ?

ANNETTE.

Ah ! tu deviens méchant !

JULIEN.

C'est qu'aussi . . .

ANNETTE.

Je te laisse.

Je ne veux pas flétrir mes amours de jeunesse
En emportant de toi des souvenirs mauvais . . .
Ne me parle donc plus ; sois calme ; je m'en vais.
Ah ! tu m'as bien fait mal , sans le vouloir peut-être.
Dire que des écus peuvent changer un être !
Mais sois comme il te plaît , car tu ne m'es plus rien.

JULIEN.

Au diable !

ANNETTE.

Pas un mot, pas un regret. — C'est bien.

JULIEN.

Tu deviens folle !

ANNETTE.

Soit ! Folle, cela m'enchanté.
J'aime assez être folle et n'être pas méchante !
Et moi qui te croyais un homme intelligent !

JULIEN.

Ah ! du coup . . .

ANNETTE, sortant.

Va te faire aimer pour ton argent !

SCÈNE VII.

JULIEN, seul.

Bon voyage ! — Tant pis ! — C'est une bonne fille,
Au fond, mais tout au fond ! — Elle est assez gentille ;
Mais bah ! les autres sont fort gentilles aussi ?
Non, je ne comprends pas un mot à tout ceci.
Moi, qui viens la trouver, joyeux, l'âme ravie ;
Moi, qui me fais bien doux ! — Ce que c'est que l'envie !
Me croire un imbécile ! — Oh ! oh ! je sais fort bien
Qu'on me recherche plus pour moi que pour mon bien.
Ah ! si j'étais vieux, laid, contrefait ! Mais, en somme,
Je crois pouvoir passer pour un assez bel homme.
Je suis fort bien ainsi. — L'habit m'aide ; d'accord ;
Mais sans habits galants je pourrais plaire encor,
Puisque je lui plaisais ! — M'aimer pour ma fortune !
Je pourrais lui prouver qu'une aveugle rancune
La trompe entièrement sur les vertus que j'ai. —
Je le ferais tout franc, si c'était mon projet.
Mais à quoi bon ? — Je sais quel est le vrai des choses.
On a pour m'estimer d'incontestables causes.
Je suis joli garçon, donc je plais sans effort.
Je suis intelligent, je suis doux, je suis fort,
Je suis brave, je suis travailleur, je suis riche !
Non ! l'amitié qu'on a pour moi n'est pas postiche.
C'est de l'amitié franche et naturelle. — Mais...
Pourquoi Jean m'aime-t-il ? — Il ne m'aima jamais !
Au diable ! — Ses propos me trottent dans la tête !
On m'adore pour moi. — Je ne suis pas si bête
Et je saurais bien voir la bonne vérité.
Si je voulais la voir ? — Suis-je assez tourmenté !

Je suis fou, sur ma foi, de tant me mettre en peine ;
 J'ai bien vu les regards que me lançait Germaine ;
 C'est qu'elle était aimable au possible. — Oui, mais...
 Elle ne m'aimait pas alors que je l'aimais !
 Alors que j'étais pauvre, on me raillait sans cesse. —
 Je m'en souviens, c'est vrai ! — M'aimer pour ma richesse.
 Cette idée et ces mots me poursuivent toujours. —
 C'est qu'on n'est plus pour moi comme les autres jours. —
 J'en aurai le cœur net. — Mais comment ? sur quel homme
 Tenter enfin l'épreuve ? — Eh ! parbleu ! sur Jérôme. —
 Le voici qui revient de son travail au bois.
 Oh ! je saurai le vrai des choses, cette fois !
 Rentre Jérôme traînant un fagot.

SCÈNE VIII.

JULIEN, JÉRÔME.

JÉRÔME.

Vous êtes encor là, tout seul ? — Et votre Annette ?
 Je vous croyais encor trouver en tête à tête.

JULIEN.

Elle ne m'aime plus depuis que j'ai du bien.

JÉRÔME.

Ah ! bah !

JULIEN.

Tu sauras donc qu'elle ne m'est plus rien ;
 Mais laisse un peu ton bois pour causer.

JÉRÔME.

Tout de suite.

JULIEN.

Comprends-tu quelque chose à pareille conduite ?

JÉROME.

Rien de rien, sur ma foi.

JULIEN.

Si je perds mes amis
Pour gagner un peu d'or, il me sera permis
De croire que mon bien est un mal.

JÉROME.

Votre Annette,
A cause qu'elle est pauvre, aura perdu la tête.
La jalousie ou bien le dépit. — Voilà tout.
Elle aura bien compris que vous n'êtes pas fou
Et que vous choisirez une épouse plus digne.

JULIEN.

M'épouser serait donc ?...

JÉROME.

Une faveur insigne ;
Pardj, vous savez bien ce que les femmes sont :
Simples à la surface, ambitieuses au fond !

JULIEN.

Alors, on m'aimerait pour mon bien ?

JÉROME.

Ah ! bédame,
Autant au bien qu'à l'homme on voit songer la femme.

JULIEN.

Je resterai garçon... sans jeûner pour cela !

JÉROME.

Bon !

JULIEN.

Je rirai, boirai, voltigerai, voilà !

JÉRÔME.

C'est d'un sage !

JULIEN.

Vois-tu, je désire qu'on m'aime,
Mais non pas pour mon bien, Jérôme, pour moi-même.
Or, les femmes...

JÉRÔME.

Bonsoir ! — L'or est leur amoureux !
Les pauvres gens sont faits pour s'épouser entre eux.
Ah ! je vous vois d'ici, vivant dans l'abondance,
Aimant le vin, le jeu, les filles et la danse.
Tout cela, c'est fort bon, j'en conviens ; mais, ma foi,
Si j'étais riche aussi, je ferais bien mieux.

JULIEN.

Toi ?

JÉRÔME.

Au lieu de dépenser mon argent en folies...
Le vin est bon, d'accord ! — les filles sont jolies ;
Je le sais ! — Mais au lieu de dépenser l'argent,
Je le conserverais en homme intelligent ;
J'aurais un bon endroit pour le mettre en cachette ;
J'augmenterais mon lot ; je me mettrais en tête
D'être le plus cossu de tous les environs.
C'est pour les empiler que les écus sont ronds
Et plats. — Je choiserais une riche fermière
Dont les écus seraient la qualité première ;
Et puis... mais c'est à vous que l'argent est venu.
Vous êtes héritier c'est un fait reconnu.
Soyez libre et joyeux ; vous êtes votre maître.

JULIEN.

Mais on m'empêchera de m'amuser peut-être ?

JÉROME.

Et qui donc, s'il vous plait ? — Ils vous aideront tous ;
Car on vous aime ; on est plein d'amitié pour vous.

JULIEN.

Pour moi ?

JÉROME.

J'en jurerais.

JULIEN.

Et pour mon héritage ?

JÉROME.

Pour l'héritage aussi.

JULIEN.

Moins ou bien davantage ?

JÉROME.

Oh ! moins, j'en jurerais !

JULIEN.

En parirais-tu ? non !

Tu crains moins de mentir que de perdre, mon bon !

JÉROME.

On vous aime à plein cœur ; nos désirs sont les vôtres ;
On vous adore.

JULIEN.

Et toi ?

JÉROME.

Moi, tout comme les autres.

Plus que les autres !

MES BEAUX HABITS.

JULIEN.

Bien. — Pour moi seul ?

JÉRÔME.

Oui, pour vous,

Dès qu'il vous plait ainsi !

JULIEN.

Vous n'êtes pas jaloux !

JÉRÔME.

Oh ! si, mais en dedans.

JULIEN.

Alors, si d'aventure,

J'avais besoin de toi.

JÉRÔME.

Parlez.

JULIEN.

Pas d'imposture.

Tu me rendrais service ?

JÉRÔME.

Oh ! tant qu'il vous plaira.

JULIEN.

Par amitié ?

JÉRÔME.

Tout net.

JULIEN.

Eh bien donc, tope là !

Prête-moi dix écus.

JÉRÔME.

Vous vous moquez.

JULIEN.

Non, peste !

JÉRÔME, ,

On sait qu'en fait d'écus, vous en avez de reste.

JULIEN.

J'ai donné ce matin tout ce que j'en avais
Pour payer cet habit.

JÉRÔME.

Le détour est mauvais.
Allez chez le notaire et remplissez vos poches.

JULIEN.

Tu ne m'aimes donc pas ?

JÉRÔME, tirant sa bourse.

Oh ! comme un de mes proches.

Mais dix écus!...

JULIEN.

Courage : allons ; prête-les moi !
J'ai mis tout mon espoir, tout mon bonheur en toi ;
Car... j'en suis tout contrit... mais il faut te le dire :
Je n'hésite de rien.

JÉRÔME.

De rien ! — Vous voulez rire.

JULIEN.

La nouvelle était fausse et je fus trop pressé
De me vêtir avec mon argent amassé. —
J'arrive du village où l'on m'a dit la chose,
Et j'accours en ces lieux ; je m'isole, et pour cause !

Prête-moi dix écus, Jérôme, et promptement,
 Pour que je puisse avoir un autre vêtement. —
 Me vois-tu si bien mis après cette aventure.
 Voyons, j'avais compté sur ta bonne nature.
 Sauve-moi, mon ami. — Tiens, je suis à genoux !

JÉRÔME, empochant sa bourse.

J'allais vous les donner, et tout net, savez-vous !

JULIEN.

Tu ne m'aimes donc pas ? — Non ? c'est non ? Et la cause.

JÉRÔME.

Eh bien, je suis content de vous narrer la chose,
 Vous adoriez Annette, alors que je l'aimais.
 Vous riche, elle était libre et j'étais content ; mais...
 Si vous n'héritez pas, je change de plainte ;
 Je perds mon amitié si je reprends ma crainte.
 Pauvre ! Ah ! que c'est bien fait !

JULIEN.

Tu n'est qu'un mauvais cœur,
 Mais de bonnes raisons te donnent l'air moqueur ;
 Les autres n'auront pas ces raisons et je gage
 Qu'à m'obliger un peu...

JÉRÔME.

Pas un dans le village !

JULIEN.

Tais-toi, tu n'es qu'un sot.

JÉRÔME.

Ouais ! ne m'insultez pas,
 Ou je vais tout conter.

JULIEN.

Bélitre !

JÉRÔME.

Et de ce pas !

Ah ! vous me menacez ; Ah ! vous venez me prendre
Annette que j'adore et d'un amour fort tendre !
Ah ! vous n'héritez point ! Eh bien , soit ! à mon tour.
Vous paierez mes saluts, ma rage, mon amour.
Mais voyez le manant qui m'arrête au passage,
Qui me fait déposer mon fagot ! — Le village
Saura toute l'histoire avant qu'il soit longtemps.
Ah ! ah ! ce sont les gars qui vont être contents !

JULIEN,

Contents ! — Pourquoi cela ?

JÉRÔME.

Si vous croyez qu'on aime
A voir de bons écus à d'autres qu'à soi-même !
On va rire de vous comme on n'a jamais ri.

JULIEN.

J'en vais perdre bien sûr le peu que j'ai d'esprit.
Si du moins ces habits, bien plus beaux que les vôtres,
Ne me recouvraient point ; mais je n'en ai plus d'autres,
Et, rien qu'en me voyant de la sorte vêtu,
On va rire.

JÉRÔME.

Fort bien ;

JULIEN.

Ah ! quel projet ! — Veux-tu,
Veux-tu, mon bon Jérôme, échanger nos costumes.

JÉRÔME.

Mettre de tels habits n'est pas dans mes coutumes.
 Mon habit n'est pas beau, mais il sert tous les jours ;
 On le met au travail, au plaisir, et toujours.
 Tandis que votre habit n'est bon que le dimanche ;
 On est forcé d'y joindre une chemise blanche ;
 Tandis que mon habit se met comme il vous plait.
 Et puis, il est fort bon encore en ce qu'il est.

JULIEN.

Voyons, pour m'obliger.

JÉRÔME.

Tout ceci me dérange.
 Si d'un petit écu, vous me payiez l'échange.

JULIEN.

N'en parlons plus !

JÉRÔME, donnant son habit.

Tenez! — Mais c'est bien bon à moi
 De vous tirer d'un pas ridicule! — Ma foi,
 Vous me devrez l'écu pour un tel sacrifice.

JULIEN.

Eh! tout en m'obligeant, tu fais un bénéfice,
 Car tu n'y perds en rien.

JÉRÔME.

Pardy! si j'y perdais !...

JULIEN.

A présent, mon ami, si tu me défendais ?
 Si tu cachais mon sort ?

JÉROME.

Pour ceci point d'affaire.

J'ai dit que je dirais et je m'en vais le faire.
Cet habit prouvera que je ne trompe point.

JULIEN.

Ciel! rends-le moi!

JÉROME.

Bonsoir. — Je suis sourd sur ce point.
Votre cas est jugé.

JULIEN.

Traître!

JÉROME, sortant.

Restez tranquille.

Je vais tout leur conter.

SCÈNE IX.

JULIEN, seul.

Eh! va donc, imbécile!

Emporte mes habits riches et merveilleux.

Va! mais emporte aussi ma sottise avec eux!

Comme on s'offrait à moi! comme on se faisait fête

D'écouter mes avis et de faire à ma tête.

Et ces garçons menteurs qui me pressaient la main,

Devenus mes amis du jour au lendemain!

Et ces filles!... cela me semble plus inique!

Servir qui peut payer, c'est être domestique,

On est moins que cela, vendant son amitié!

Mais vendant son amour, qu'est-ce qu'on est? — Pitié!

Ah ! je ne croyais pas ainsi la race humaine !
Mais je serais un fou d'aller la prendre en haine !
Ils étaient quinze ou vingt ainsi. — Les malheureux ! —
Mais plusieurs n'ont rien dit et j'en suis fier pour eux !
Ceux qui ne m'aiment pas m'adoraient ! J'en veux rire.
Et celle qui m'aimait ! . . . Qu'ai-je donc pu lui dire ?
Le coupable, c'est moi, c'est moi-même, méchant,
Qui m'en viens me jouer de son amour touchant,
Quoi, je viens l'effrayer, la railler ! — Ah ! j'ai honte.
Au cœur, et contre moi, la colère me monte !
« Je lui disais tout net qu'il me fallait, à moi,
» Une femme plus riche à qui donner ma foi !
» Je lui contais ici mes sottes balivernes.
» Il me fallait la vie au milieu des tavernes,
» Du vin à pleins pichets, des filles à loisirs !
» Je voulais la débauche et les mauvais plaisirs !
» Et je lui racontais toutes ces sottes choses,
» Froissant les fleurs d'amour en son cœur jeune écloses.
Mais c'est donc vrai que l'or vous trouble le cerveau
Et qu'on se grise avec un bonheur trop nouveau !
Orgueilleux, qu'ai-je fait ! — Ma pauvre chère Annette,
Mon espoir printanier, ma chaste violette !
Il fallait, sans orgueil, timide, à deux genoux,
Lui demander pardon d'être riche ! humble et doux,
Je devais la prier de n'être pas trop fière
Et de me conserver sa bonté toute entière.
Ainsi qu'un mendiant, sur le bord du chemin,
Je devais l'implorer et lui tendre la main.
Je devais être bon. — Car il faut que la femme
Se donne fièrement, calme, la joie à l'âme,

Pensant vous donner plus qu'on ne lui donnera !
 En son cœur affligé, l'amour reflleurira,
 Il le faut, je le veux, je le dois ! — Oh ! — C'est-elle !
 Comme elle est triste ! hélas ! je fus lâche envers elle.
 Elle vient pleurer là. Comme ils sont chers au cœur
 Les lieux où nous avons rencontré la douleur.

Il se courbe sur son fagot.

SCÈNE X.

JULIEN, ANNETTE.

ANNETTE, sans rien voir autour d'elle.

J'entendais cependant chacun dire sans cesse
 Qu'on devient égoïste en trouvant la richesse ;
 Et je n'en croyais rien ! mon pauvre amour ! — Ainsi,
 Je ne le verrai plus ; je viendrai seule ici ?
 Et moi qui ne trouvais rien de plus doux au monde
 Que l'amour rayonnant et que la foi profonde !
 Mais c'est donc bien puissant, l'or, pour qu'en un instant
 L'amoureux le meilleur devienne un inconstant !
 Si j'avais été lui, que j'aurais eu de joie
 A m'écrier : — Prends part à ce que Dieu m'envoie !
 Ah ! que j'aurais été joyeuse !

JULIEN, à part.

Brave cœur !

Et moi qui l'ai blessée avec mon ton moqueur.

ANNETTE.

Mais sais-je ce que c'est que l'or, moi qui l'accuse ?
 Il ne le savait pas et c'est là son excuse !
 Il est devenu fou, car il n'est pas méchant.

JULIEN, à part.

J'ai honte plus j'écoute un penser si touchant.

ANNETTE.

Est-ce qu'il reviendra ? — Je l'ai blessé peut-être ;
j'étais comme une folle ! —

JULIEN, à part.

Oh ! —

ANNETTE.

Ce n'est pas un traître .

S'il ne revenait pas. — Jérôme.

JULIEN, se retournant.

Non, c'est moi.

Bonjour, Annette.

ANNETTE.

Lui !

JULIEN.

J'étais bien avant toi
Au rendez-vous béni. — Tu t'es fais bien attendre.

ANNETTE.

Bonsoir.

JULIEN.

Ne t'enfuis pas. — Ne veux tu plus m'entendre !
Et moi qui pour te plaire ai pris mes beaux habits.

ANNETTE.

Tes beaux habits.

JULIEN.

Oui-dà ! ne suis-je pas bien, dis ?
Voilà mes beaux habits, mes beaux habits de fête,
Mes habits de travail ! — Regarde, mon Annette ; .

Est-ce que je déplaïs mis comme me voilà ?
 Regarde comme on est leste avec tout cela.
 C'est de la toile ; mais — on a l'allure franche ;
 On peut lever le bras et ployer sur la hanche ;
 On sent flotter, sur soi, l'habit du travailleur,
 Bien large pour ne pas gêner les bords du cœur !
 Ne va point t'étonner de me voir de la sorte.
 Si le caprice est fort, la raison est plus forte.
 Grâce ; pardonne-moi ; j'ai retrouvé l'amour.

ANNETTE.

Il m'aimerait encore !

JULIEN.

Oh ! bien plus en ce jour,
 Bien plus depuis l'instant où je causai tes larmes.
 Que je te dois d'amour pour payer tes alarmes !

ANNETTE.

Tout n'est-il pas payé ?

JULIEN.

Ce que c'est que de nous !
 Comme un rien nous domine et peut nous rendre fous.
 J'étais bon, je t'aimais et voilà que ma tête
 S'égarait et que je suis lâche pour être bête !
 Et pourquoi tout cela ? — Pour m'être imaginé
 Que j'étais riche.

ANNETTE.

Eh ! quoi ?

JULIEN, à part.

Ciel ! — Quel air étonné !

Est-ce donc qu'elle aussi ?... Non ; il n'est pas possible
 Qu'à mon bien disparu, je la trouve sensible !

ANNETTE.

Mais quel air prends-tu là. — Parle ; tu n'as donc rien ?

JULIEN, à part.

Cette insistance...

ANNETTE.

Vite ! —

JULIEN.

On s'est trompé.

ANNETTE.

Julien.

JULIEN.

Le défunt ne m'est rien, je n'ai pas d'héritage ;
Je suis pauvre et déjà l'on rit dans le village !

ANNETTE.

Ah ! que je t'aime !

JULIEN.

Annette ! ah ! pardon.

ANNETTE.

Que fais-tu ?

JULIEN.

Pardon, j'avais douté de ta douce vertu !
Pour avoir rencontré le mensonge en ma route,
Je me suis laissé prendre aux faux avis du doute
Et j'ai voulu tenter une épreuve sur toi. —
Ah ! je suis un méchant, un aveugle. — Fuis-moi !
Je t'ai menti ; pardon.

ANNETTE.

Il est riche !

JULIEN.

Qu'importe !

Périsse ma richesse et que le vent l'emporte,
Si tu ne m'aimes pas assez pour l'oublier.
Je ne sais plus comment il faut te supplier
Après ce que j'ai fait ! tends-moi les mains, Annette,
Alors qu'on devient riche, on contracte une dette
Envers la destinée, eh bien, c'est grâce à toi
Que je puis payer Dieu de ses bontés pour moi.
Pour devenir un juste, il me faudrait à l'âme
Quelque chose de doux qui nous vient d'une femme ;
Sois cette femme, Annette : apporte la bonté !
Je serai la richesse, oh ! sois la charité.
Sois la main qui fera bénir mon nom ; sois l'ange !
Tu vois bien que je gagne encore à cet échange.
Pour les pauvres, dis oui, si ce n'est pas pour moi.

ANNETTE.

Pour toi comme pour eux.

JULIEN.

Ah ! que je t'aime ! — Et toi ?

ANNETTE.

Tu sais bien que je t'aime, ami, puisque je cède.

JULIEN.

O mon unique amour, sois mon guide et mon aide.
Forte de ta faiblesse, Annette, prends ma main
Et fais-moi sur tes pas marcher le bon chemin.
Ah ! comme on pense au ciel, lorsque l'âme est en fête.
Je ne sais pas d'où vient ce que j'ai dans la tête,

Mais je veux être bon ; je veux puiser en toi
Ce que Dieu te donna de ferveur et foi ;
Il me semble que c'est comme une loi sublime
Que la femme nous aide à sortir de l'abîme
Afin que l'homme arrive au seuil du Paradis,
Guidé par cet amour qui l'en chassa jadis !

(La toile baisse).

